

Un premier discours [suite et fin]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **44 (1915)**

Heft 6

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En terminant ce rapide aperçu, nous formulons un vœu ; nous l'adressons à nos autorités et à nos collègues dans l'enseignement : *Que l'enseignement de l'agriculture soit rendu facile par des travaux pratiques et qu'il soit déclaré obligatoire dans le cours supérieur de nos écoles primaires.*

Henri VORLET.



Un premier discours

(Suite et fin.)

Notre conférence se continua, en effet, dans l'après-midi. Alors il ne s'agit plus de la haute morale, mais de la vulgaire pédagogie ; le moment des grands coups et des grands effets était passé. On discuta paisiblement, ou plutôt on ne discuta pas : l'assemblée fut en tout et pour tout de l'avis de M. le Doyen. « C'est comme cela que je fais », murmurait un chacun avec un signe de tête approbateur.

La pédagogie épuisée et le soleil baissant à l'horizon, je congédiai mes auditeurs, content de moi et d'eux-mêmes. Je joignis à mes adieux un « à bientôt ! » qui indiquait clairement ma ferme intention de veiller de près à l'exécution des résolutions votées et des promesses jurées avec une si touchante unanimité. La nuit même, je rédigeais un long rapport dans lequel je disais à M. le Recteur toutes les espérances que mon éloquente conférence permettait de concevoir.

Mon « à bientôt » s'est fait attendre plus que je ne l'aurais voulu, mais il est enfin venu. Nous voici, Pédagogibus et moi, sur les confins du canton d'A.... La première commune qui se présente est celle de Cl., où enseigne le père Reignier ; nous n'en sommes plus séparés que par un petit bois qui dérobe notre approche. La route est déserte, et pour cause : la Sauldre, qui la traverse et qu'on y passe ordinairement à gué en toute saison, se trouve démesurément grossie par la fonte des neiges et des pluies printanières ; le gué n'est point praticable.

Que faire ? Retourner sur nos pas ? C'est l'avis de Pédagogibus, mais ce n'est pas le mien. Je veux apparaître soudainement à Cl. et j'y apparaîtrai, dussé-je passer la Sauldre à la nage ; j'y suis tombé l'autre jour en la traversant sur un maudit pont de Suisse, et je n'en suis point mort.

Il y a bien une passerelle pour les piétons : mais Pédagogibus ? mais mon équipage ? Je ne serai pas empêché pour si peu ; est-ce donc pour rien qu'on s'est nourri, dans son enfance, de « Robinson » et de l' « Histoire des voyages » ? Je dételle. Pédagogibus, après s'être fait quelque peu prier, consent à me suivre sur la passerelle ; je suis hors de peine en ce qui le concerne. Pendant qu'il broute avec délices les ajoncs et les bruyères en fleurs, je retourne à mon point de départ. Je coupe dans le petit bois un certain nombre de branches de bourdaine ou de coudrier, je les tords à la façon des bûcherons de mon pays, je les ajoute bout à bout et me voilà en possession d'un câble d'une longueur et d'une solidité suffisantes pour mon projet. Je fixe ingénieusement ce câble au brancard de la carriole ; je lance l'embarcation en pleine mer ; elle vogue ; de la passerelle, je la hale en la soulevant contre le courant ; elle arrive sans naufrage au port, c'est-à-dire sur l'autre rive. J'attelle de nouveau ; Pédagogibus, reposé, part comme d'un trait et, en quelques minutes, nous sommes sur la place de Cl... juste en face de l'école, au grand ébahissement des braves habitants qui se demandent comment Monsieur l'Inspecteur a pu, malgré l'inondation, pénétrer sain et sec jusqu'au cœur de leur île. Les plus stupéfaits, et peut-être les plus désagréablement surpris, ce sont les garçonnets et les fillettes qui, au nombre d'une quarantaine, s'ébattaient joyeusement sous les fenêtres de l'école, se sentant heureux de n'y être point renfermés : « Comment, mes enfants, leur dis-je d'une voix sévère, vous jouez encore ? Pourtant, « les neuf heures sont bien passées » comme vous chantez dans votre ronde du Chevalier du Guet!...

— Notre maître est malade, murmure un jeune garçon.
— Il dort, poursuit une petite fille plus bavarde ou mieux informée ; il a pêché toute la nuit... ; il a pris quatre douzaines de truites, trois carpes, deux brochets, deux cents d'écrevisses... il ira bientôt porter tout cela au marché avec six lapins... C'est la mère Reignier qui vient de le dire à maman. »

Les lignes, les nasses, les carrelets, les pêchettes qui séchaient au grand soleil ne confirmaient que trop l'imprudente et naïve dénonciation de la fillette ; j'étais suffisamment édifié.

Profondément attristé, je frappe à l'huis sacré, c'est-à-dire à la porte de l'école. Une femme effarée se montre en entr'ouvrant seulement. « Monsieur Reignier ? — Ah ! ne m'en parlez pas, Monsieur l'Inspecteur ; mon mari a depuis quelque temps des indispositions comme des attaques... — Le pauvre homme ! — Il en a eu une ce matin...

— Le pauvre homme !! — Je l'ai couché..... Je crains que ce ne soit grave... — Le pauvre homme!!!... Mais c'est égal, je désire le voir. — C'est que... — Je *veux* voir M. Reignier. » Ce je « veux », fortement accentué, produit l'effet du « Sésame ouvre-toi » dans Ali-Baba. La porte s'ouvre toute grande ; je pénètre dans le sanctuaire... Mon M. Reignier botté, crotté, les cheveux en désordre, comme un chasseur ou un pêcheur qui a gagné sa couche n'en pouvant plus, dort à poings fermés, en présence d'ailleurs des restes d'un déjeuner réparateur... La classe du matin se trouvait sacrifiée à la pêche, celle du soir allait l'être au marché : O ma conférence !...

De Cl..., je me dirige sur V... Ecole baclée. — Où est M. Taillandier ? demandé-je à des enfants forcément désœuvrés. — M'sieu, il est au marché à A... — Et qu'avait-il donc à porter au marché ? — Son miel. — Il a donc toujours des abeilles ? — Ah ! M'sieu, il a six ruches de plus que l'année dernière... Il y est toujours à ses mouches. » O ma conférence !

De V... je mets le cap sur Co... Rien dans l'école ; rien dans la cour qu'un monticule de tuiles du haut duquel un coq insolent me chante de toute sa force : « Lui aussi est parti !... » Mais voici M. le Maire : « Comment se fait-il, Monsieur le Maire, que M. Boitard ne soit pas là ? — Mais il est au marché à A..., Monsieur l'Inspecteur ignore sans doute que c'est le jour. Boitard avait besoin de deux cents de tuiles pour achever de couvrir notre mairie ; il est allé les chercher. — Mais c'est donc un couvreur passionné que votre M. Boitard ? — Ce n'est pas l'embarras, Monsieur l'Inspecteur, le fait est qu'il est plus souvent sur les toits que dans sa classe. » O ma conférence !

Les jours suivants, je parcours rageusement mes autres communes. C'est partout la même chose : tout va comme par le passé : les résolutions prises, les promesses jurées, il y a quelques mois à A..., n'ont point été tenues ; tout cela n'a été qu'un feu de paille, n'a duré que ce que durent les roses, et peut-être moins encore. Que voulez-vous ? les habitudes sont une seconde nature ; celles auxquelles je me suis attaqué ont été plus fortes que mon éloquence ; elles ne céderont qu'au temps, qu'à une longue patience, assaisonnée de quelques mesures de rigueur. Quant aux méthodes et aux procédés d'enseignements, ce ne sont pas non plus des paroles qui les transformeront. Rousseau a dit quelque part, et j'aurais dû me le rappeler plus tôt : « Jeunes maîtres (c'est jeunes inspecteurs qu'il faut lire en ce moment), souvenez-vous qu'en toute chose vos leçons doivent être plus en

actions qu'en discours... » dans l'espèce, « les discours », ce sont les conférences ; « les actions », c'est la classe faite, la leçon donnée par l'inspecteur lui-même en présence du maître.

Conclusions : je ne dédaignerai point les conférences ; mais je n'aurai plus en elles autant de confiance ; je compterai plus sur mes exemples que sur mes périodes les mieux arrondies. En arrivant dans mes écoles, j'en prendrai discrètement et sous quelque honnête prétexte, le gouvernement. Si je retrouve le père Reignier à son somme, le père Boitard à ses toitures, le père Taillandier à ses mouches, le cumular Cyprien à son comptoir, ce sera tant mieux ; comme fit, dit-on, un jour Napoléon pour une sentinelle endormie, je prendrai leur place : à leur réveil ou à leur retour, ils me trouveront faisant lire, compter et écrire, etc., et à ma façon. Il y aura, je le crois, grande chance pour que, peu à peu, ils se mettent à faire comme moi et mieux : l'instinct d'imitation ne se rencontre pas que chez les enfants.

Pour finir, comme M. de Pybrac dans ses « Quatrains », qui me poursuivent ici, « tel est le fruit de ma philosophie », le fruit de l'expérience que je viens d'acquérir à mes dépens ¹.

Gymnastique scolaire

(Suite)

« Nul n'ignore, écrit M. Knudsen, inspecteur général de l'enseignement de la gymnastique au Danemark, que le mouvement n'est pas seulement une des manifestations de la vie ; c'est, dans une certaine mesure, la vie elle-même. Partout où existe la vie se trouve également le mouvement. Les mouvements extérieurs sont une manifestation de notre vie physique. Celle-ci dépend, chez nous comme chez les plantes, du cours des suc vitaux dans l'économie. Plus la circulation sanguine se ralentit, plus diminuent les forces vitales ; plus le cours du sang est rapide et plus forte se manifeste la vie. Une circulation sans entraves ayant toujours été une condition essentielle de santé, l'homme a, en

¹ Extrait des mémoires d'un inspecteur primaire, publiés par le *Manuel général* et communiqués par M. Joseph Page, instituteur.